

COMPTABILITÉ NATIONALE

Tout le catalogue sur
www.dunod.com



ÉDITEUR DE SAVOIRS



**SOPHIE BRANA
MARIE-CLAUDE BERGOUIGNAN**

COMPTABILITÉ NATIONALE

- ✎ QCM et exercices corrigés**
- ✎ Sujets d'examen corrigés**
- ✎ Avec rappels de cours**

4^e ÉDITION

DUNOD

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2003, 2006, 2010, 2017
11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com
ISBN 978-2-10-075922-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

TD Sommaire



Avant-propos	VII
TD ① Présentation de la comptabilité nationale	1
L'essentiel	1
Voir aussi	13
QCM	14
Réflexion	14
Entraînement	14
Solutions	16
TD ② Cadre comptable, agents et opérations	23
L'essentiel	23
Voir aussi	35
QCM	36
Réflexion	37
Entraînement	37
Solutions	40
TD ③ Les comptes de secteur	43
L'essentiel	43
Voir aussi	54
QCM	55
Réflexion	55
Entraînement	55
Solutions	61
TD ④ Le tableau économique d'ensemble (TEE)	73
L'essentiel	73
Voir aussi	76
QCM	77
Réflexion	77
Entraînement	77
Solutions	86

TD ⑤	Les comptes financiers	103
	L'essentiel	103
	Voir aussi	110
	QCM	111
	Réflexion	111
	Entraînement	111
	Solutions	117
TD ⑥	Agrégats et ratios	123
	L'essentiel	123
	Voir aussi	129
	QCM	130
	Réflexion	130
	Entraînement	130
	Solutions	134
TD ⑦	Équilibre comptable, croissance et inflation	145
	L'essentiel	145
	Voir aussi	150
	QCM	151
	Réflexion	151
	Entraînement	151
	Solutions	157
TD ⑧	Le TES	171
	L'essentiel	171
	Voir aussi	189
	QCM	190
	Réflexion	190
	Entraînement	190
	Solutions	200
TD ⑨	Annales	219
	Index	237

Avant-propos

Cet ouvrage a pour objet de fournir une initiation à la comptabilité nationale. Il est destiné en priorité aux étudiants de 1^{re} année de Licence économie-gestion et d'AES et peut aussi être utilisé avec profit par les étudiants de Licence MIASHS et des IUT ainsi que par les élèves des écoles de commerce et de gestion.

Au plan pratique, il s'agit de mettre à disposition des étudiants un outil de travail favorisant l'utilisation et l'interprétation des comptes nationaux régis par le système de comptabilité nationale, le SEC 2010.

Au plan théorique, ce manuel entreprend d'exposer les soubassements de cette discipline, notamment en termes de logique de circuit macroéconomique (appréhension des phénomènes au plan global).

Il convient, notamment, que les étudiants réalisent qu'il ne s'agit pas de maîtriser toutes les subtilités et tous les artifices de la comptabilité nationale. La comptabilité nationale ne doit pas être vue comme une fin en soi, mais comme un outil indispensable pour appréhender l'économie dans son ensemble, à travers les agents et les opérations qui la composent, mais également pour effectuer des analyses et des prévisions économiques.

Le cadre comptable permet d'évaluer les grands agrégats de l'économie, tels la valeur ajoutée, l'emploi, les dépenses globales, le solde commercial, ou l'investissement, au niveau national, régional ou par branche d'activité, que ce soit en stock ou en flux. Il est également utile pour analyser certains secteurs spécifiques, tels le secteur financier ou les administrations publiques. Il permet aussi d'analyser l'évolution d'une économie dans le temps, par exemple à travers son taux d'inflation, le taux de croissance du PIB, l'évolution des structures productives ou des comportements financiers. Il permet enfin d'appréhender les relations et interdépendances internationales et de comparer les performances économiques des pays.

Les données obtenues grâce à la comptabilité nationale sont essentielles pour la mise en place et le suivi des politiques publiques : politique monétaire ou budgétaire, politiques fiscales et sociales, politique industrielle entre autres.

Ce manuel entreprend d'exposer, à partir d'une présentation progressive, la logique de constitution et de fonctionnement du circuit macrocomptable. Le TD 1 présente la comptabilité nationale, l'approche historique et comparative mettant en exergue les spécificités de cette démarche vis-à-vis de disciplines proches, telle la macroéconomie. Le TD 2 est consacré à l'identification des agents et des opérations qui composent une économie tandis que le TD 3 porte sur l'articulation des opérations selon les secteurs, ces deux ensembles étant ensuite regroupés dans des « tableaux de synthèse ». Principal tableau de synthèse, le TEE (Tableau économique d'ensemble) représente la circulation des flux de revenus dans l'économie (TD 4), le TOF ou comptes financiers de la nation (TD 5) étant consacré spécifiquement aux flux financiers. Ces tableaux, à travers le calcul d'agrégats et de ratios, permettent de décrire l'économie et son fonctionnement (TD 6). Le TD 7 propose une analyse plus poussée des informations fournies par les comptes nationaux à travers l'utilisation d'outils tels que les taux de croissance ou les indices. Enfin, le TD 8 est consacré au TES (Tableau entrées-sorties), tableau complémentaire du TEE et du TOF, utilisé pour la prévision économique et pour l'étude du système productif.

Chaque TD débute par une section consacrée à « l'*Essentiel* » qui ne s'intéresse exclusivement qu'aux fondamentaux, ce qui signifie que le propos est volontairement simplificateur. En outre, l'appareillage et la formalisation mathématiques y sont limités au strict nécessaire.

Viennent ensuite deux sections consacrées respectivement à la vérification de l'assimilation immédiate : « *QCM* » et à l'approfondissement : « *Réflexion* » de ces fondamentaux.

Enfin, les exercices d'« *Entraînement* » fournissent l'occasion d'une expérimentation personnelle dans le cadre d'exercices de synthèse présentés dans un ordre de difficulté croissante. Les premiers, plus faciles à résoudre, sont consacrés à des économies fictives, dont les données sont souvent transposées de données réelles. Les exercices les plus difficiles utilisent des informations directement issues des comptes nationaux, ce qui permet d'accéder de manière plus précise aux diagnostics concernant l'économie française.

Les tests et exercices (près de cent au total) ont été choisis en raison de leur portée éducative. Ils visent à développer la rigueur analytique et intellectuelle : familiarisation avec un vocabulaire précis, maîtrise de la logique régissant les jeux d'écriture ainsi que des relations liant les agents macroéconomiques, apprentissage par la pratique de la mise en œuvre d'un raisonnement scientifique. Ces exercices qui utilisent la plupart du temps des informations statis-

tiques réelles apportent par la même occasion des points de repère concrets et un éclairage particulier sur les mécanismes de l'économie nationale.

Lorsque nécessaire, les exercices sont accompagnés de commentaires : « *Analyse de l'énoncé et conseils* », fournis à l'étudiant pour le mettre sur la voie et l'aider à aboutir à une solution personnelle avant de consulter et d'étudier les corrections détaillées.

Dans la mesure où ces apprentissages sont destinés à assurer, entre autres objectifs, une préparation adéquate aux examens, l'essentiel de l'ouvrage est tiré d'exercices proposés aux étudiants de 1^{re} année de l'université de Bordeaux lors des examens. Dans cet esprit, le TD 9 est entièrement consacré à la recension de sujets d'examen, afin de parfaire la préparation au contrôle des connaissances dans des conditions de difficulté et de durée proches des conditions réelles.

Les définitions et données statistiques utilisées dans cet ouvrage proviennent de :

- Eurostat, *Système européen des comptes, SEC 2010*, Office des publications de l'Union européenne, 2013 (<http://epp.eurostat.ec.europa.eu>).
- Insee, *Les comptes de la Nation en (différentes années)*, Insee Première, Paris.
- Insee, *L'économie française – Comptes et dossiers*, Édition 2016 (<http://www.insee.fr>).

à Nicole Poulon-Lafaye



TD¹

Présentation de la comptabilité nationale



L' ESSENTIEL

La comptabilité nationale, dont l'objet est descriptif, et la macroéconomie, dont l'objet est explicatif, représentent des disciplines distinctes. En réalité, elles sont profondément liées en raison de l'approche globale de l'économie qu'elles préconisent, cette approche étant justiciable d'une représentation en termes de circuit. Cette représentation commune peut être illustrée à travers l'émergence de la macroéconomie (section 1) et les principes de la comptabilité nationale (section 2). La spécificité de l'approche comptable apparaît néanmoins à travers la trajectoire historique au cours de laquelle elle s'est progressivement constituée (section 3).

1 ● L'émergence de l'approche macroéconomique

On distingue en général trois grandes étapes.

1.1 ● François Quesnay et le circuit d'une économie précapitaliste agricole

F. Quesnay (1694-1774), fondateur de l'école des Physiocrates, est l'auteur du *Tableau économique* (1758) qui est la première représentation globale de l'économie sous forme d'un circuit. Il fournit, à travers la quantification des flux de revenus et de dépenses entre les trois classes constituant la société : cultivateurs, propriétaires fonciers et commerçants-artisans, un embryon de modèle macroéconomique. Les différents flux de revenus et de dépenses constituent donc un circuit à trois pôles au sein duquel la richesse née dans le travail agricole se diffuse à l'ensemble des catégories sociales¹.

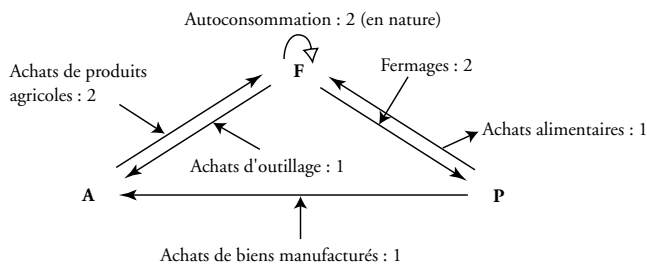
¹ La vision proposée par F. Quesnay repose sur la primauté et la productivité exclusive de l'agriculture. Cette vision est liée au dogme de la productivité naturelle de la terre, censée multiplier la matière. D'où l'idée que les fermiers créent seuls plus de richesse qu'ils n'en consomment et que les autres classes ne font que transformer la matière. Cette thèse physiocratique, fortement contestée dès les années 1770, notamment à la suite des travaux de Lavoisier, doit être mise en relation à la fois avec la prépondérance de fait de l'agriculture à l'époque de F. Quesnay et avec le souci de ce dernier de revaloriser l'activité agricole, négligée à ses yeux par le pouvoir royal.

– La classe des *cultivateurs ou fermiers* (F) est appelée classe productive car c'est elle qui crée la richesse de la nation en exploitant la terre.

– La classe des *propriétaires fonciers* (P) subsiste grâce au revenu qui lui est versé annuellement par la classe productive (*le produit net*) en échange de la jouissance de l'exploitation de sa terre.

– La classe des *commerçants–artisans* (A) est qualifiée de *classe stérile*, sa seule activité consistant à transformer les richesses extraites du sol (biens agricoles) en richesses ayant un montant strictement identique (biens manufacturés).

Le circuit macroéconomique des flux de revenus (monétaires) construit par F. Quesnay est illustré par l'exemple arithmétique suivant : la production agricole s'élève à 5 unités de compte (u.c.). Les fermiers autoconsomment 2 u.c., conservées en nature sous forme « d'avances annuelles » destinées à la production de l'année suivante (semences et subsistances), le reste étant vendu pour 1 u.c. aux propriétaires et pour 2 u.c. à la classe stérile. Le produit de la vente (soit 3 u.c.) permet d'acheter du matériel aux commerçants-artisans (1 u.c.) et de payer le fermage (égal au produit net) aux propriétaires terriens (2 u.c.). La classe des propriétaires dépense son revenu (2 u.c.) pour moitié en biens agricoles et pour moitié en biens manufacturés. La classe stérile achète 2 u.c. en produits agricoles (matières premières et subsistances). La classe productive est donc la seule à créer de la richesse, égale au produit net, soit la différence entre la production (5 u.c.) et les *reprises* (dépenses nécessaires à la production et au renouvellement de celle-ci).



Dans ce circuit, la richesse circule grâce à la diffusion du surplus, les dépenses des propriétaires terriens générant à leur tour des dépenses de la part des fermiers et de la classe des artisans. On peut donc considérer que l'impulsion macroéconomique initiale est donnée par le versement du produit net des fermiers aux propriétaires terriens. Le second temps du circuit repose sur les dépenses des propriétaires terriens, le troisième temps du circuit consistant dans le bouclage des flux vers le pôle initial, représenté par les fermiers, et rendant ainsi possibles les conditions productives de la période suivante.

L'apport de F. Quesnay peut être jugé fondamental à plusieurs titres. Tout d'abord, il est à l'origine d'un point de vue novateur, sa représentation sim-

plifiée en termes de circuit mettant en avant les interdépendances des classes et leur rôle dans la cohérence du corps économique. En outre, l'approche fondée sur la notion de produit net, impulsant la création de richesses par une classe puis la diffusant à travers son accaparement par une autre classe, ouvrira la voie au concept marxiste de plus-value puis à celle, qui prévaut actuellement dans la comptabilité nationale, de valeur ajoutée. Enfin, bien que le *Tableau économique* représente l'équilibre des flux dans le cadre d'une économie stationnaire (sans croissance), puisque d'une période à l'autre la production se reproduit à l'identique, il modélise pour la première fois la dynamique macroéconomique sous la forme d'une succession de séquences temporelles.

1.2 ● Karl Marx¹ et le circuit du capitalisme industriel

Pour analyser la dynamique du capitalisme, K. Marx, grand admirateur des travaux de F. Quesnay, reprend à son compte l'approche macroéconomique en termes d'interdépendances socio-économiques présentée dans le circuit physiocratique.

« L'anatomie » du mode de production capitaliste, selon la formule de K. Marx, repose sur la compréhension de l'articulation de trois fonctions essentielles, de la création de valeur (richesses) à sa répartition et à son accumulation, triptyque qui s'apparente au schéma production-revenu-dépense. La substance de la valeur résidant d'après K. Marx dans le travail, la loi de la valeur exprime la loi économique de la production marchande par laquelle l'échange des marchandises s'effectue selon la quantité de travail socialement nécessaire à leur production.

K. Marx fait alors apparaître que l'échange marchand, qui peut être symbolisé par l'enchaînement $M-A-M$ (marchandise-argent-marchandise), ne représente qu'un aspect, le plus visible, du système capitaliste. Dans la sphère marchande, la loi de la valeur se réalise par le biais de la monnaie, équivalent général, dans l'échange de valeurs équivalentes. D'où l'impossibilité de justifier l'apparition du profit capitaliste dans cette sphère, dans la mesure où ce dernier suppose un accroissement de la valeur. Ce constat conduit K. Marx à faire l'hypothèse de son émergence à travers un autre enchaînement $A-M-A'$ (argent-marchandise-argent) prenant place à la faveur des rapports entre capitalistes et salariés.



¹ K. Marx (1818-1883) occupe une place singulière dans la pensée économique allemande du fait des dimensions multiples de son œuvre : il est à la fois philosophe, économiste et historien. Premier théoricien du socialisme scientifique, il s'attache à démontrer que la transformation sociale ne peut résulter que d'un processus révolutionnaire. C'est dans cette perspective qu'il tente d'analyser dans *Le Capital* (1867) ce qui fait la quintessence du mode de production capitaliste. Il le définit comme un système fondé sur la généralisation des rapports marchands et sur l'instauration d'un rapport de production spécifique entre travailleur salarié et capitaliste.

L'enchaînement $A-M-A'$ représente le cycle des « métamorphoses du capital ». Les détenteurs des moyens de production utilisent le capital-argent initial A dans le processus productif (achat d'équipements et de la force de travail), ce dernier aboutissant à la fabrication de marchandises M dont la vente, toujours aléatoire, peut procurer un profit (mesuré par la différence $A'-A$).

Cette opération est rendue possible grâce à l'utilisation de la force de travail, créatrice de plus-value ($P\ell$) dans le processus de production (la force de travail est la seule marchandise qui crée plus de richesses qu'elle n'en coûte). La plus-value ($P\ell$) représente donc la part de la valeur créée par la force de travail dans le processus de production qui n'est pas restituée aux salariés sous forme de salaires car elle fait l'objet d'une appropriation exclusive par les capitalistes. Cette appropriation découle de la détention des moyens de production par les capitalistes, le travailleur étant « libre » de toute propriété et ne possédant comme marchandise à vendre que sa propre force de travail. On notera que chez K. Marx l'antagonisme qui régit les rapports capitalistes et salariés fonde le rapport d'exploitation, qui est la caractéristique dominante du mode de production capitaliste.

Le profit capitaliste incite les capitalistes à accumuler le capital de période en période. D'où une représentation possible en termes d'un circuit dont l'équilibre est assuré au cours du temps par le bouclage profit-accumulation. Toutefois la marchandise produite n'est pas assurée de trouver preneur sur le marché d'où la *possibilité de crises*, ruptures du circuit inhérentes à ce mode de production.

– Lorsque la plus-value ($P\ell$), source du profit ($A'-A$), est dépensée intégralement par les capitalistes, excepté l'amortissement servant au remplacement du capital utilisé, le capital initial est reproduit à l'identique. K. Marx parle alors de *reproduction simple*.

– Lorsque la plus-value ($P\ell$) est en majeure partie investie, elle est donc accumulée et l'on a une économie en croissance, K. Marx parlant alors de *reproduction élargie*.

K. Marx démontre en outre que la reproduction d'ensemble du capital impose la réalisation d'équilibres particuliers entre les secteurs produisant les biens de production et les secteurs produisant les biens de consommation. La réalisation de ces équilibres n'est pas garantie par la marche spontanée du système économique, d'où la survenance inéluctable de crises. L'accumulation du capital est donc le phénomène majeur auquel se rattachent les lois économiques du capitalisme. Elle conduit à l'accroissement de la *composition organique du capital* (élévation de la part du capital constant – machines, équipements – vis-à-vis du travail), à la concentration du capital et à la *baisse tendancielle du taux de profit*.

1.3 ● John Maynard Keynes¹ et le circuit d'une économie monétaire de production

J. M. Keynes propose une rupture décisive vis-à-vis de la microéconomie. D'une part, l'hétérodoxie du projet keynésien est manifeste à travers la volonté de J. M. Keynes de faire de la théorie « classique » (standard) un cas particulier de sa « théorie générale ». D'autre part, et de manière plus profonde, ce qui est en cause dans l'hétérodoxie keynésienne, c'est une entreprise de déconstruction des postulats microéconomiques, mis en œuvre par J. B. Say et trop rarement rediscutés pendant plus d'un siècle.

Le système de pensée keynésien, qui n'est pas sans avoir de parenté (tout au moins implicite) avec les deux auteurs précédents, peut se résumer aux positions suivantes (A. Barrère, 1990, p. 14)² :

- abandon des raisonnements en termes d'économie réelle pour leur substituer une *économie monétaire de production*, la monnaie ayant une importance aussi grande que les biens dans l'activité économique ;
- analyse en termes de *circuit global hiérarchisé* au lieu d'approches en termes de marchés (équilibres offre/demande et régulation par les prix) régis par les comportements individuels ;
- approche de la *dynamique des variations et de l'évolution économiques* prenant la place de l'équilibre statique de la théorie des marchés.

La nouvelle discipline, initiée par Keynes, requiert la construction de nouveaux concepts : les agrégats, saisissant directement l'activité économique dans ses principaux aspects (production, répartition, dépense) au niveau global. Ainsi, les agrégats permettent-ils de mesurer la production nationale, la consommation finale nationale ou l'investissement national d'un pays donné. Dans la mesure où ces instruments sont inédits, leur estimation nécessite le recours à un appareillage statistique qui est, lui aussi, largement à construire. D'où le développement de comptabilités nationales qui s'ensuivra, sous les effets conjugués de l'impulsion keynésienne et de la crise de 1929, cette dernière ayant contribué à accréditer l'approche keynésienne de l'économie.



¹ L'analyse macroéconomique s'est principalement développée après la crise de 1929 et à partir des travaux de J. M. Keynes (1883-1946). En particulier, *La Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, publiée par J. M. Keynes en 1936, est un ouvrage fondamental car il marque le point de départ d'une rupture théorique vis-à-vis de l'approche microéconomique. Premier économiste de son temps, haut fonctionnaire ayant participé aux grands rendez-vous de l'histoire mondiale, J. M. Keynes est également en désaccord avec ses contemporains sur le plan de la politique économique. Il explique que pour sortir de la crise de 1929, on ne peut recourir à la flexibilisation des salaires sur le marché de l'emploi. Le plein-emploi ne peut être automatiquement atteint par le seul jeu du marché, ce qui nécessite l'intervention de l'État.

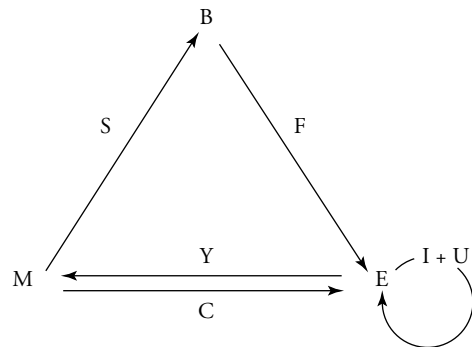
² Alain Barrère, *Macroéconomie keynésienne*, Paris, Dunod, 1990.

Le système keynésien repose sur les interdépendances liant les différents flux, la détermination du revenu national et de l'emploi résultant de l'interaction de fonctions de comportement concernant la consommation, l'investissement et la monnaie. Ces interactions multiples sont à l'origine, pour J. M. Keynes, d'un risque élevé de sous-emploi qui implique la possibilité d'un chômage involontaire. Ce sous-emploi chronique ne pouvant être corrigé spontanément par les entreprises et les mécanismes du marché, il rend légitime l'intervention publique, qui seule, peut être à même de mener une politique de relance de la demande effective par stimulation de la consommation ou de l'investissement.

Dans le circuit keynésien, les banques ont un rôle premier par l'impulsion monétaire qu'elles déclenchent vis-à-vis de la production.

Les agents globaux en sont les pôles fonctionnels, c'est-à-dire purement représentatifs de fonctions : les banques (B) ont pour fonction la création monétaire et le financement des entreprises ; les entreprises (E) la production ; les ménages (M) la consommation. Les opérations (financer, produire, verser des revenus, dépenser) en sont les flux, mesurés par des *agrégats*. On peut adopter la représentation ci-dessous, le circuit étant équilibré à chaque pôle par l'égalité des flux monétaires entrants et des flux sortants.

Les variables sont ainsi définies : F, financement des entreprises par le crédit bancaire ; S, épargne des ménages ; Y, revenu des ménages décomposable en salaires (W) et revenus de la propriété et de l'entreprise (Π) ; C, consommation finale ; $I + U$, *investissement net*¹ et *coût d'usage* de la production (consommations intermédiaires² et amortissement³).



On vérifie à chaque pôle les équilibres comptables :

- au pôle banques (B) : $F = S$;
- au pôle entreprises (E) : $U + I + Y = U + I + C + F$, d'où : $Y = C + F$;
- au pôle ménages (M) : $C + S = Y$.

Ces équilibres comptables permettent de mettre en évidence l'identité qui lie les trois optiques de lecture des activités économiques (tableau ci-contre).



¹ Ou investissement nouveau.

² Il s'agit des consommations en biens et services non durables occasionnées par la production.

³ L'amortissement (ou investissement de remplacement) mesure l'usure matérielle et l'obsolescence des équipements productifs.

Optiques	Interprétation
Optique de formation du revenu : $Y = W + \Pi$	La production nette ¹ est source de revenus, ici décomposés en salaires et revenus de la propriété et de l'entreprise.
Optique d'utilisation du revenu : $Y = C + S$	L'utilisation de la production, dont la valeur nette est égale aux revenus distribués, se partage entre consommation finale et épargne.
Optique de dépense (demande) : $Y = C + I$ $= C + F$	La valeur des richesses créées Y en biens de consommation et d'investissement, mesurée par la VAB (voir TD 2), est égale à la demande de ces deux catégories de biens (ici, dans ce schéma simplifié, la demande d'investissement est indirectement liée aux financements obtenus par les entreprises).

De ces égalités, on peut tirer la relation qui lie épargne et financement (investissement) :

$$F = Y - C = S$$

$$F = S$$

L'égalité entre épargne et financement fourni par les banques – ou entre épargne et investissement – est la condition d'équilibre du circuit keynésien à trois pôles.

2 ● Circuit comptable et circuit macroéconomique

La *comptabilité nationale* a un but *descriptif* : elle rassemble dans un cadre comptable cohérent toutes les opérations effectuées par les agents d'une économie nationale au cours d'une année, en vue de *connaître* et de *synthétiser* (par exemple, à travers l'élaboration des agrégats) la situation de cette économie.

La *macroéconomie* est consacrée à *l'analyse* des facteurs qui déterminent le niveau de l'activité globale d'une économie : elle a pour but *d'expliquer* les conditions de l'équilibre des flux globaux (opérations) s'établissant entre les agents macroéconomiques, catégories auxquelles on attribue des comportements homogènes.

En réalité, les deux disciplines sont profondément complémentaires.

D'une part, la *comptabilité nationale* est *l'outil indispensable à la mise en œuvre de la macroéconomie*. En effet, par les mesures systématiques auxquelles elle procède, elle rend seule possible la traduction des variables macroéconomiques en grandeurs observées. Elle représente donc le cœur du système d'information économique dont se dote une nation.



¹ Soit la VAB = P (production) – CI (consommations intermédiaires).

D'autre part, les deux disciplines considèrent que l'économie peut être vue à partir d'un *équilibre mettant en cause trois pôles d'un circuit* : la production, le revenu et la dépense. La production génère la distribution de flux de revenus, ce qui donne lieu à une dépense d'un certain montant qui détermine en retour le niveau de la production. Cet équilibre se reproduit de période en période.

Dans les deux disciplines, les *agents macroéconomiques*¹ sont les pôles du circuit et les *opérations économiques*, mettant en relation les agents macroéconomiques, sont les flux du circuit. Dans sa représentation la plus simple, le circuit décrit des relations bilatérales, réelles et monétaires, unissant les entreprises et les ménages : les *flux réels* (livraison de biens et services, fourniture de facteurs de production tels que le facteur travail) sont doublés par des *flux monétaires* de même valeur mais de sens contraire (achats de la production par les ménages, revenus versés par les entreprises aux ménages). Le circuit est équilibré, la somme des flux entrants étant égale à la somme des flux sortants.

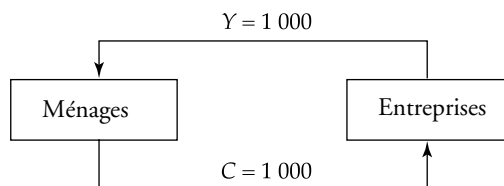
Remarques

Si l'on imagine une multitude d'agents et d'opérations, on conçoit aisément que la représentation graphique (sagittale) du circuit rencontre des limites matérielles.

En outre, en comptabilité nationale, les agents sont à la fois institutionnels et fonctionnels. Chaque agent n'est pas représentatif d'une seule fonction mais d'une fonction principale. Ainsi, les ménages ont effectivement pour fonction principale la consommation, mais ils assument aussi des fonctions de production ou d'investissement à titre secondaire. Il en est de même des autres agents.

Visant à la fois l'exhaustivité et la synthèse, la comptabilité nationale propose donc plusieurs simplifications :

- seuls les flux monétaires sont pris en compte pour eux-mêmes d'une part, et comme représentants des flux réels (ils évoluent en sens inverse et sont de même montant) d'autre part ; le circuit à deux pôles (ménages et entreprises) représenté (*cf.* graphique ci-dessous) enregistre les deux flux suivants : versement de revenus (salaires) aux ménages par les entreprises pour une valeur $Y = 1\ 000$; dépenses des ménages (consommation) pour une valeur $C = 1\ 000$;



- la représentation comptable est substituée à la représentation sagittale. Les diverses opérations sont enregistrées dans des comptes (appelés comptes en T) :

- à tout agent est associé un compte ;

¹ La comptabilité nationale doit donc beaucoup à l'œuvre de J. M. Keynes.